

L'ARCHE *Editeur*

Antonio TARANTINO

Médée

Traduit par
Anna Romano / Frédérique Loliée

Tous droits réservés

Toute demande de droits de représentation par des théâtres professionnels ou amateur, d'adaptation cinématographique, radiophonique ou de télévision, que ce soit en intégralité ou en partie et sans que cette liste soit exhaustive, doit faire l'objet d'une demande écrite et préalable auprès de :

L'Arche *Editeur*
86 rue Bonaparte
75006 Paris
contact@arche-editeur.com

Le présent manuscrit est une version de travail et ne constitue pas une publication au sens du Code de la propriété intellectuelle. Il vous est communiqué à titre consultatif uniquement et ses auteurs se réservent le droit de le modifier ou mettre à jour à tout moment.

Toute reproduction ou diffusion de ce texte, en intégralité ou en partie, sans l'accord préalable et écrit de L'Arche, est une contrefaçon au sens de l'Article L122-4 du Code de la Propriété Intellectuelle, et L'Arche se réserve le droit de recourir à tous les moyens juridiques à sa disposition en cas de manquement à ces règles.

ANTONIO TARANTINO

Médée

TRADUCTION

Frédérique Loliée

Anna Romano

octobre 2009

I

Jamais volé de ma vie
 Nous sommes tous des lâches
 Jamais eu de serviteurs
 Les culottes je me les lave
 Toute seule
 Jamais navigué de ma vie
 J'ai le mal de mer
 Rien qu'à l'idée
 Je l'aurais volontiers réduit en bouillie
 Mon père
 Pas le leur
 Je ne suis pas folle
 Au point de faire une tragédie :
 Pour un père ou un mari.
 Qu'en plus ce soit clair :
 Je suis d'ici
 Carte d'identité
 Sécurité sociale
 Tout en règle.
 Je ne vais pas faire une crise
 Pour des histoires de lit en plus
 Ou d'enfants :
 Toujours mis un préservatif
 Je ne me sens pas déshonorée
 Parce que l'honneur
 Ne se trouve vraiment pas entre les jambes.
 Je ne crains pas le malheur
 Chacun porte sa croix
 En tout cas c'est comme ça qu'on dit
 C'est pour ça
 J'ai toujours fait attention
 A ne pas créer de liens :
 Parce que c'est logique
 Plus ils sont aimés
 Plus ils partent en crise
 Mais moi je ne suis pas en crise
 Je ne crois pas en Dieu
 Et je ne l'appelle certainement pas
 A témoin
 Parce que mes affaires
 Je les garde pour moi
 Et si vraiment je dois pleurer
 Je pleure en silence
 Et je me contrefous
 Des promesses solennelles
 Et je ne me sens pas du tout
 Victime
 D'un homme en plus :
 Mais tu parles
 Si moi je me sens victime

D'un homme.
 Moi je ne regarde pas à terre
 Je regarde en l'air
 Quand je suis chez moi
 Je regarde le ciel les nuages
 Le soleil aussi des fois
 Du moins quand il y en a.
 Je l'ai déjà dit
 Je suis d'ici
 Carte d'identité
 Sécurité sociale
 Tout en règle
 Avant j'avais
 Aussi la TVA
 Quand j'étais quelqu'un.
 Et de mon père
 Je m'en contrefous
 Tu parles... sa maison
 Maison...
 Loge de concierge, quoi !
 Un entrepôt
 Porte ouverte
 Sur la ruelle
 Qu'on y habitait à dix
 Mais tu parles toi
 Qu'est-ce que ça peut me foutre
 A moi de la maison
 C'est logique
 Que j'en sois partie
 Quand une fille passe sa jeunesse
 Dans une maison
 Qui ressemble plus à un bordel
 Avec des gens qui vont
 Qui viennent
 Quand ils parlaient
 Ils ne se comprenaient
 Même pas entre eux
 Parce qu'ils comprennent seulement
 Leurs sales affaires.
 Je ne suis pas violente
 Ils peuvent me mépriser tant qu'ils veulent
 Je ne réagis pas
 Civilisation
 Parce que Corinthe c'est Corinthe
 Et moi je suis en règle avec tout
 Et je n'ai pas du tout besoin
 Du permis de séjour
 Je suis une citoyenne
 Pas de coups de couteau
 Pour un homme en plus.



SURVEILLANTE. Jamais navigué de ma vie, oh la la non ! je souffre tellement du mal de mer. Jamais volé ! j'ai tellement peur du vol, c'est seulement les oiseaux qui volent, et ici on n'en voit vraiment pas d'oiseaux. Ah, je m'en contrefous des hommes, je suis quasiment vierge, et je l'ai fait seulement une fois, avec toutes les précautions, parce que je suis hygiénique ! Ah, moi je suis une citoyenne, j'ai quand même jamais donné de coups de couteau à personne : seulement une fois ou deux, peut-être trois, mais quand même jamais plus de quatre ! Qui, moi j'ai tué ce sale vieux et quand je lui ai planté le couteau dans le ventre il s'est tout d'un coup chié et pissé dessus ? Mais quand ça, monsieur le président ! Les enfants ? mais quoi, on est fou ? On est devenu dingue ? Moi les enfants je les aime et tous les matins j'y donnais une banane, que ça y fait tellement de bien la banane aux enfants, pas du tout comme du temps de ma grand-mère, ma grand-mère elle y mettait dans le cartable de sa fille une miche de un kilo, que moi je dis, tous ces hydrocarbures-là ça y fait quand même pas tellement de bien, aux enfants. Et de toute façon moi je ne sais rien, je ne sais même pas qui je suis, je ne me rappelle même plus mon nom, je sais juste qu'ils m'ont prise, condamnée sans preuves et jetée en prison.

Ah, toutes pareilles : des criminelles qui même pas sous la torture s'avoueraient à elles-mêmes leurs propres délits. Elles sont emmurées vivantes dans leurs propres têtes, et elles ont toutes disjoncté. Et ça peut aussi nous aller qu'après dix ans d'isolement, après qu'ils l'aient gardée là-dessous, au trou, une fille, attachée peut-être au lit de contention une année d'affilée, parce que si tu es attachée au lit de contention tu dois tout faire par le trou qu'il y a sur la toile sur laquelle ils t'ont allongée et attachée par les poignets et les chevilles : et je disais que ça peut aussi nous aller qu'une fille tout d'un coup te pète un câble. Mais ne venez pas me la raconter à moi que vous êtes innocentes, que vous n'avez jamais navigué parce que vous êtes tellement délicates et sensibles, et jamais volé, parce que seulement les oiseaux doivent voler, et seulement les oiseaux sont des créatures de Dieu, et ils sont innocents, et si les oiseaux volent il n'y a pas hybris, ou je sais foutre pas comment on appelle la jalousie des dieux. En plus ne me parlez pas à moi d'oiseaux parce que moi-même en tant que surveillante je vis comme une condamnée à perpétuité : ni plus ni moins. : et alors, mais ils sont où ces oiseaux ?



(Elle parle au mur)

Ne me le dis pas
 N'insiste pas
 Je m'en fous
 Moi j'ai rien à voir
 Va le raconter
 A une autre :
 Ils ont fini de jouer ?
 Tu les ramènes à la maison ?
 Et qu'est-ce que ça peut me foutre à moi
 Moi je ne veux rien savoir
 Si l'âme souffre
 Ou ne souffre pas
 Parce que j'ai déjà à penser
 A mes oignons.
 En voilà un autre :
 Mais va te pendre
 Mais occupe-toi de tes fesses :
 Si elle là c'est ma servante
 Ou si c'est seulement
 La femme de ménage
 Si j'étais encore
 Quelqu'un
 J'engagerais certainement pas
 Une saloperie de mégère
 Comme elle :
 Mais en attendant je suis personne
 Et comme je suis personne
 Moi j'ai rien fait
 Parce que certaines choses
 Ne peut se les permettre
 Que celui qui est quelqu'un.
 Encore une fois : je n'ai pas de serviteurs
 Jamais eu de domestiques
 Et je ne suis pas du tout
 Dans la merde :
 Ca le tribunal le pense
 Il le pense
 Ou le président
 De la cour d'assise d'appel :
 Mais moi j'ai rien à voir
 Avec vos paranoïas
 Moi j'ai rien signé
 Ni procès-verbal ni rien
 Parce que pour condamner quelqu'un
 Il faut des preuves
 Et s'il n'y a pas de preuves
 Vous, vous êtes obligés
 De me mettre, moi, dehors.
 Et toi sale vieille

Toi tais-toi
 Ferme ton chiotte de bouche
 Et si tu t'angoisses
 Fais-toi un sandwich et une bière
 Et ferme ta bouche
 Qu'à mes oignons
 J'y pense moi.
 Qui moi pleurer ?
 Je suis pas une fiotte
 Je me mets pas à chialer
 A cause des blablas des juges
 Ou des avocats d'office
 Qui sont capables de rien d'autre
 Que de s'en remettre à la clémence
 Jolie cour
 C'est du propre.
 Ils se partagent l'argent du gouvernement
 Avec les juges et les greffiers
 Et toi tu te prends la prison à perpétuité
 Parce que si ne t'es pas quelqu'un
 Ca craint du boudin :
 Parce que pour quelqu'un
 Il y a toujours un juge accommodant
 Il y a toujours le médecin de la prison
 Qui pour de l'argent
 Te fait tous les diagnostics
 Du monde :
 Emphysème pulmonaire
 Insuffisance cardiaque
 Leptospirose de rat
 Tumeur de cafard
 Et toi si tu es quelqu'un
 Tu sors et tu rentres chez toi
 A la face de la justice
 Il suffit d'être quelqu'un.
 Et alors à moi
 Qu'est-ce que ça peut me foutre
 S'ils m'expédient
 Un autre mandat de capture :
 Ils peuvent aussi me tirer
 Le code pénal dans le dos
 Maintenant il n'y a plus de malheur
 Qui me fasse
 Disjoncter :
 Voilà faites comme ça
 Les deux connards :
 Silence
 Parce qu'ici celui qui parle
 Se gagne
 Une autre condamnation

IV

SURVEILLANTE. Fourbes ! celles-là elles sont raides : elles te font croire qu'elles sont quelqu'un d'autre, et si ça se trouve elles y croient en plus, tout comme elles croient que moi j'y crois : mais tout d'un coup je m'en contrefous : je suis brigadier adjoint en attente de promotion et ici aussi il y a de la tragédie : tu prends le papier timbré, tu mets noir sur blanc ton état de service (parce que moi je dois dire la vérité, en tant que littérature je suis pas une flèche, et je dois m'humilier pour me faire tout écrire par la chef de ménage, qui est aussi la copiste). Après on expédie tout à Corinthe et : laboure, laboure : tu mangeras après. Et donc, je disais, ces filles-là, qui se croient quelqu'un d'autre, rejettent toujours sur quelqu'un d'autre leurs propres fautes, qu'elles n'avouent jamais, parce qu'elles sont raides, elles ont le poil dur. Ça ça vaut pour toutes les autres : mais celle-là ! Elle nie tout et elle dit qu'elle n'est personne : c'était quelqu'un, mais maintenant elle n'est plus personne, tu piges la prise de tête? Et à présent puisque elle est personne, en tant que personne elle ne peut pas être condamnée : si tu es quelqu'un, en tant que quelqu'un ils peuvent t'appliquer le code, mais si quelqu'un est personne, qu'est-ce que tu t'appliques : un sparadrap sur une jambe de bois ? En tant que personne, personne peut rien te dire, et personne peut rien te faire, parce que zéro plus zéro moins zéro, à la fin tout d'un coup ça fait toujours zéro. Je dis que, si quelqu'un est mort, paix à son âme : il ne peut pas être plus que mort : il est mort et bonne nuit : on appelle les femmes de ménage, on enroule la morte dans une couverture de l'administration, on creuse un trou, et paix à son âme. Mais si quelqu'un est personne ? Il est quand même pas mort juste parce qu'il dit qu'il est personne, eh trop simple ! Trop facile ! Que le prêtre arrive, il dit deux priezpour nous : il te fait deux encensées avec ce truc, comment ça s'appelle déjà ? l'échafaud ? non l'encensoir, et amen. Mais quand une fille dit qu'elle est personne, c'est parce qu'elle n'est pas vraiment personne : que peut-être elle a même été quelqu'un à Corinthe, mais aussi à Lyon ou à Syracuse, tu comprends : c'est juste une fille qui nous roule, et avec l'excuse de n'être personne, elle veut juste nous baiser la justice... Oh mon dieu, justice : enfin, ce que c'est : parce que nous, nous sommes humains, quand même pas divins, et il y a toujours la marge d'erreur : l'Aréopage se réunit, ils envoient un messenger chez toi avec l'acte, où il y a écrit que untel a entendu dire de tel autre que toi ce jour-là la tu y étais, et puisque tu es quelqu'un tu ne peux pas dire que tu n'y étais pas : et tu es foutu. Mais ça c'est la justice : ou tu manges cette soupe ou bien... Mais qu'on ne vienne pas me raconter que quelqu'un est devenu tout à coup personne.

V

Et bien-sûr qu'ici
 Les murs aussi ont des oreilles
 Une fille ne peut pas
 Rester tranquille assise
 Sur le chiotte
 Que tout de suite au judas
 Apparait l'œil
 Qui te scrute
 Qui te compte aussi les poils
 Et puis ils vont chez le directeur
 Faire un compte-rendu
 Si tu te laves
 Et si tu te laves dans la cuvette
 Où est-ce que tu manges
 Ou bien si tu ne laves pas du tout :
 Quoi, un destin difficile.
(Elle parle au mur)
 Mais qu'est-ce que t'en as à cirer
 Toi sale vieille
 A causer
 Avec cet autre débile :
 De si ça va à la maison
 Ou s'il est allé
 Se baiser une autre :
 Toi ça te fera bien 100 ans
 Que tu n'as pas vu d'oiseau
 Je crois même que
 Tu n'en as jamais vu aucun
 Toi et l'autre pédéraste
 Qui a la prétention
 D'enseigner aux enfants :
 Mais qu'est-ce que tu veux qu'il enseigne
 Ce vieux décrépi
 Qui à force de se le faire
 Enfiler ici
 Il a attrapé une bosse
 Il peut seulement apprendre aux enfants
 A devenir des dépravés
 Quoi, l'exil :
 Si seulement on m'envoyait
 Loin de cette galère infinie
 Et peut-être c'est ça la vie.
 Mais eux ils ne me lâchent pas
 Quoi, les liens antiques
 Les seuls liens
 Ici ce sont les chaînes
 Et les menottes
 Quand ils te traînent
 Au tribunal
 Quoi, rester calme

J'ai envie
 De tout casser ici.
 Ca ne sert à rien que
 Vous vous parlez à l'oreille
 Parce que celle-la là ne doit pas savoir :
 Oui bien sûr parce que je suis débile
 Gaga à force de me masturber
 Une gogole
 Une qui n'a jamais rien
 Mais rien compris :
 Vous vous comprenez tout
 Vous comprenez
 Et vous comprenez rien au contraire
 Vous ne savez rien de la vie
 Vous êtes seulement des ombres
 Comme la plupart des gens :
 Vous êtes faux
 Vous êtes des touristes
 Toi et lui tous les deux
 Comme ces crétins
 Qui prennent le bateau :
 Je vais une semaine à Pergame
 Dix jours à Sharm El Sheikh
 Mais casse-toi où tu veux
 Va sur les pyramides
 Photographie tout ce que tu veux
 Qu'il y a pas besoin d'être magicien
 Pour savoir que chacun
 Ne veut du bien
 Qu'à soi-même
 Quoi, l'eau sacrée des Pyrènes
 Avec l'eau sacrée des Pyrènes, moi
 Je me fais le bidet
 Je te jure
 Qu'il n'y a pas besoin du Sphinx
 Pour savoir que les maris
 Trahissent leurs femmes
 Ils trahissent.
 Oui oui envois-les à la maison
 Les enfants
 Donne-leur une banane
 Aux enfants
 Enferme-les bien les enfants
 Comme ça ils s'habitueront vite
 A être en prison.
 Non non vous vous trompez
 Je suis calme
 Très calme
 Je n'ai pas d'ennemis.

VI

SURVEILLANTE. Eh, oui oui elle est calme : celle-là c'est une tranquille, une tellement digne de confiance qu'ils l'envoient à la promenade toute seule, parce que si les autres condamnées n'avaient pas peur qu'elle nous fasse peut-être une machination magique avec ses yeux de folle, elles la tailleraient en morceaux, parce qu'elles lui veulent un bien mais un bien à celle-là, ça les ennuie qu'elle soit en un seul morceau, parce que chacune voudrait en emporter un bout dans sa cellule : qui un pied qui la tête, qui ses petites mains blanches pleines de sang. Parce que parlons clairement : même les délinquantes les plus endurcies qu'il y a en circulation dans les couloirs de cette prison, même celle qui nous a coupé les parties délicates de son mari et les a cuisiné pour son amant, et quand il nous a demandé à elle : qu'est-ce que c'est que ça ? elle nous a répondu avec une devinette que même pas le Sphinx aurait su, et elle lui a dit : « C'est ce qui quand il est dedans, le tien ne peut pas entrer, et quand il y a le tien dedans, l'autre doit attendre son tour ». Alors, il nous a dit l'amant à sa maîtresse : mais c'est la mort ! Bravo macaque, elle nous a dit la maîtresse à son amant, tu as deviné. Et elle a pris la hache de bronze et elle lui a fendu la tête en deux et elle nous a mangé le cerveau : une tragédie. Eh bien, même cette meurtrière-là elle peut pas la voir celle-là.

VII

Pauvres mères
 Quoi, pauvres enfants
 Tout bêtement une femme
 Fait deux enfants
 Et une fois devenus grands
 Ils la frappent
 Parce qu'ils veulent des sous :
 Pour le portable
 Pour la mobylette
 Et si au milieu de tout ça il y a
 La drogue
 Alors ils arrachent
 Aussi les tuyaux en plomb
 De l'installation d'eau
 Ils démontent la maison
 Et ils se vendent même la bouilloire électrique
 Quoi, pauvres enfants.
 Oui oui loin de moi
 Qu'il n'y a vraiment pas de larmes
 Qui suffisent
 Mais quelle grande âme
 Jamais connu une grande âme
 Et même pas une âme
 Si on veut être précis
 Mais quelle âme
 Parlons d'argent
 Parlons de vêtements
 Parlons de voitures
 Parlons de tout
 Sauf de l'âme :
 Et alors ils parlent de barbarie
 De nature odieuse
 De nuages de colère
 De colère qui explose
 Et fait s'écrouler les immeubles :
 Mais forcément
 Si un roi ou un président
 Veut tenir tout le monde sous clef
 Et seulement lui mange
 Et seulement lui a les clefs
 Et la loi c'est ce qu'il dit
 Et ce que disent les autres
 C'est juste des blagues
 Alors c'est clair
 Que la colère monte
 Et avec la colère
 Les pires pensées
 Et ça ne sert à rien
 Que vous vous demandiez :
 Mais qu'est-ce qu'il fout

Cet être humain :
 Mais il est fou
 Il a perdu la tête ?
 Quoi, la barbarie :
 Si quelqu'un impose ses actes
 Alors de sa volonté
 De sa puissance
 Découle ma ségrégation
 Ma misère
 Mon manque d'un demain
 Alors perdu pour perdu
 Une femme fait ce qu'elle ne devrait pas
 Et des mauvaises pensées lui viennent.
 Mais moi de toute façon
 Je n'ai rien fait
 Je suis complètement
 Etrangère aux faits :
 Je suis personne
 Même pas une femme barbare :
 Vraiment personne
 Quoi, les nuages de colère
 Et de plainte
 Moi je ne me plains jamais
 Même pas quand je me sers
 Du phallus de mie de pain
 Que je me suis fabriqué
 En prison :
 C'est mieux un phallus artificiel
 Que l'oiseau d'un salaud
 Qui dit qu'il t'aime
 Mais ensuite c'est pas du tout vrai
 Après les premières fois
 Un mois ou deux
 Maximum trois
 Il s'en va avec ses copains
 Il rentre soûl
 Et avant de te dire
 Qu'il ne te supporte plus
 Qu'il s'en est trouvé une autre
 Il te frappe :
 Et c'est comme ça
 Que les foyers
 Meurent
 Et avec les foyers
 Les enfants :
 Loin de moi
 Enfants et maris
 Servantes et pédérastes
 Pas de pédagogues.

VIII

SURVEILLANTE. On comprend tout de suite qu'elle c'est vraiment pas une barbare : c'est une vraie citoyenne : elle a quand même pas de barbe que les gens pourraient dire d'elle que c'est une barbare. On sait que les barbares se distinguent des citoyens, des thébains ou des corinthiens justement à cause de la barbe. Tu observes un barbare et plus tu le regardes plus tu vois que la barbe pousse de minute en minute. Si par exemple la télévision fait une interview à un barbare sans barbe, quand l'interview est terminée il a une grosse barbe noire longue comme un avant-bras. Laissons tomber une minute les autres attributs de la barbarie que je sache : le fez, le caftan ou le keffieh, tout ça c'est des trucs qui vont et viennent maintenant, même une amie à moi qui a dû être hospitalisé pour un kyste aux ovaires, comme elle a épousé un barbare, il lui a pas apporté les pantoufles normales d'hôpital et un pyjama et une robe de chambre, ah ben non. Il lui a tout de suite apporté un turban un caftan et un keffieh : tout un kit barbare d'hôpital. Et alors elle comme elle a eu honte, elle reste tout le temps au lit pour ne pas faire savoir qu'elle a épousé un barbare. Mais c'est sur la barbe noire des barbares que les citoyens comme nous doivent réfléchir : et il faut aussi faire attention, parce que maintenant les barbares, étant donné qu'ils sont devenus malins, ils ont appris à se faire faire la barbe chez le coiffeur le matin, avant de se mélanger à la foule pacifique qui essaime la ville pour aller au travail, si bien que toi, personne civilisée, comme tu ne vois plus autour de toi de gens avec la barbe, tu es amené à croire qu'il n'y a plus de barbares, ou qu'ils sont tous retournés en Barbarie, mais pas en barbierie dans le sens du barbier, mais en Barbarie-Barbarie, c'est-à-dire sur la terre des barbares, où chacun est libre de se faire pousser la barbe jusqu'ou il veut, de toute façon : barbe toi barbe moi, la barbarie s'élimine toute seule, parce que là où il n'y a pas de terme de comparaison possible, la comparaison ne peut pas se faire. Parce qu'après si les femmes en Barbarie ont aussi une barbe, ben, alors la chose change de genre : parce que s'il est vrai que le proverbe dit : femme barbue a toujours plu, c'est vrai aussi que le proverbe ne précise pas où a poussé la barbe des femmes barbares qui plaît tant à leurs maris barbues : si c'est au dessus ou en dessous, parce qu'alors là aussi ça change tout : parce que si la barbe de la femme barbue est au dessus et bien en vue, alors là il y a un cas clinique, une pathologie, si au contraire la barbe de la femme barbare est dessous, alors ça veut dire que les barbares, hommes et femmes, sont aussi comme nous, et le monde entier est un pays. En conclusion, elle là, même si aucun poil de barbe ne défigure son visage blanc, sans aucun doute c'est une barbare.

IX

(Elle parle au mur)

Toi tu n'as rien compris
 Terrible la volonté des puissants ?
 Mais qu'est-ce que ça veut dire
 Mais d'après toi
 Celui qui peut pour qui il doit pouvoir
 Pour toi ? pour moi ?
 Pour cette myriade de vers
 Avec ou sans barbe
 Rampant dans les landes désolées
 Ou dans le creux des montagnes
 Ou errant comme des ombres
 Dans d'immenses métropoles ?
 Mais bien-sûr que les rois
 Les présidents
 N'obéissent à personne
 Parce que leur grandeur
 Les sépare de tout le monde
 Comme d'une autre espèce.
 L'excès nuit
 Trop de puissance
 Trop de richesse
 Empêche d'écouter
 Le sage conseil
 Le grand
 N'écoute que le grand
 Parce que sa valeur de mesure
 Est hors norme
 Quoi, la médiocrité
 Ou le juste milieu
 En plus :
 Ce serait pas la médiocrité
 A laquelle on se conforme tous
 Qui nous procurerait des ennuis ?
 Ce serait pas par hasard
 Qu'on se cache la tête
 Dans un trou creusé dans le désert
 Ce serait pas qu'on aurait oublié
 De voir avec nos propres yeux
 De juger avec vérité :
 Ce serait pas tout ça
 Qui rend puissant le puissant
 Riche le riche
 Et tous les deux arrogants
 Et sans honte
 Au point qu'ils ont compris
 Athées comme ils sont
 Qu'ils pouvaient s'en contrefoutre

De la démesure hybris ?
 Et du jugement modéré
 Exprimé par la médiocrité
 Ils s'en contrefoutent
 Parce que soit il est trop faible
 Pour contester
 Et menacer leur pouvoir
 Soit le jugement modéré n'est pas autre chose que
 Le reflet de
 L'opinion du puissant
 Distribué en cachets
 Et réduit en simple opinion
 Tel un fantôme au service
 De leur gouvernement à eux.
 Je ne suis pas du tout
 Une pauvre femme
 Vous plutôt
 Vous êtes misérables :
 Et toi la vieille
 Tu es priée
 De t'occuper de tes affaires
 Et d'arrêter de chialer sur mes malheurs
 Et de me cracher dessus
 Dans tout Corinthe.
 Je n'ai plus de maison ?
 Tant mieux
 Avec les frais qu'il y a
 Chaque jour
 Nettoyage des parties communes
 Manutention de l'ascenseur
 Sans parler après des toits
 Refaire un toit
 Avec des tuiles en bronze doré
 C'est une affaire impossible
 Une ruine
 Et sérieusement c'est mieux
 D'aller au chenil
 Prendre n'importe quel chien
 Et faire l'aumône dans la rue
 Parce que souvent les gens
 Ont plus à cœur
 Le destin d'un chien
 Que celui d'un honnête thébain :
 Mais ne m'effleureront
 Ni le cynisme ni le découragement
 Il ne faut pas attendre de la vie
 Seulement des avantages
 Mais aussi des catastrophes.

X

SURVEILLANTE. Elle parle du pouvoir comme si elle-même n'avait pas été une puissance : parce que quand on peut donner la mort, et quelle mort, alors le pouvoir on l'a. Au fond le meurtrier qui se laisse armer la main, pris par l'ivresse qui assaille un esprit tourmenté, un cœur outragé, mais même simplement n'importe quel couillon, à l'abri du nombre, dans une grande ville, qui décide d'exterminer en série des pauvres types comme lui : mystère de la psyché humaine tordue, ce type a le pouvoir de qui n'a aucun pouvoir. En plus c'est une question d'impuissance la plupart du temps : et là se trouve la couille. Parce qu'un homme puissant, malgré toute sa monstrueuse puissance, à la fin il finit par se noyer dans ce marécage de puissance, tout d'un coup il est soûl-rassasié de sa puissance et il finit comme le rat dans la jarre d'huile. Mais le vrai danger c'est l'impuissant, c'est pour ça que la condition des femmes est aussi tragique, parce qu'elles ne savent jamais qui elles épousent : et voilà la couille, parce qu'au moins avec le phallus de mie de pain durci, une femme ne se trompe jamais, parce qu'elle peut décider de la forme et des dimensions. Finalement les femmes, même elle là qui se croit une magicienne, elles sont naïves : avant le mariage, surtout dans les sociétés barbares où c'est interdit d'essayer le phallus avant à cause de la peur qu'ils ont de flancher face aux obligations légales, alors elles essaient de deviner, et elles tirent des présages comme par exemple à partir de la longueur du nez. Mais sainte naïveté, ça peut toujours arriver qu'un type ait un nez long comme un avant-bras parce que la nature s'est confondue entre le dessus et le dessous, et ce truc qu'elle a oublié d'ajouter en dessous elle l'a transféré au dessus : alors à la fin un type se retrouve avec un triple nez et l'oiseau de moitié. Le seul test qu'on peut faire avant le mariage, c'est le test de résistance avec la plume de l'oiseau. On fait comme ça : elle, elle le prend et elle l'étend sur un lit, en faisant attention naturellement qu'il n'y ait personne à la maison : parents ou personnes de la famille, ou prêtres : qu'il n'y ait pas dans les parages de rabbin ou un Mollah ou un Jerofante : bref personne. Après elle lui enlève les chaussures et les chaussettes, et avec la plume de l'oiseau -mais on peut faire aussi avec la langue- elle lui chatouille la plante des pieds. Si le type rit tout de suite comme un crétin, alors il faut l'éliminer ; si au contraire le type se tord et se gonfle pour se retenir de rire mais finalement il n'y arrive pas, alors il faut l'éliminer lui aussi, parce que peut-être la première fois il se retient un peu, mais après avec l'habitude ce sera un de ces maris qui rit un peu et s'en fout un peu. Le bon ce sera celui qui résistera une nuit entière au chatouillement et aux coups de langue de la femme, et à l'aube, tout d'un coup, il explosera de rire à faire s'écrouler la maison. Voilà, celui-là c'est le bon. C'est sûr que la meilleure chose serait tout d'un coup d'y aller au lit avant le mariage, comme ça la femme saurait de quelle mort elle doit mourir : mais dans les pays barbares on ne peut pas, parce que les lois saintes l'interdisent, et dans les pays civilisés on peut, même trop, et

alors les femmes avec l'excuse d'essayer elles changent de fiancé chaque semaine et quand elles arrivent au numéro 97 elles retournent avec le troisième ou avec le second : et à la fin elles épousent le premier parce qu'il n'y a jamais de limite au pire.

XI

Ah ben oui
 C'est sûr
 Que la mort
 Arrive quand elle veut
 Quelle découverte
 On le sait
 Que la mort
 Arrive quand elle veut
 Ce serait trop pratique
 Que ce soit nous
 A décider
 Comment et quand
 Parce qu'alors sans cette crainte
 Etant donné que les hommes
 Sont des bêtes
 Déjà quand la mort
 Plane sur eux
 Et qu'ils ne peuvent pas la manipuler
 Imagine-toi ce qu'ils seraient
 Capables de faire
 S'ils pouvaient
 Décider eux
 De la mort et de la vie
 Les plus forts
 Vivraient éternellement
 Et les plus faibles
 Ne feraient que mourir
 A répétition.
 Non je ne me consume pas
 Je m'en fous complètement
 Des hommes et des couches nuptiales
 Je ne suis pas brisée
 Quoi, brisée
 Pour un serment ?
 Jamais juré de ma vie
 Je ne me sens pas outragée
 Jamais tué mon frère
 C'est une idée du tribunal
 Mais il n'y a pas de preuves
 Je porte plainte
 Pour diffamation
 Je me tais
 Je ne crie pas
 Je ne supplie pas
 Quoi, Zeus
 Jamais conclu de pactes
 Je ne suis pas rancunière
 Je suis sage et calme
 Je prends du Prozac
 Et des antidépresseurs

(elle parle au mur)
 Je ne me bouge pas de là
 N'insistez pas
 Je ne viens pas devant toi
 Je ne suis pas tendue
 Ni hypertendue
 Je ne me sens pas lourde
 Je me vide les intestins
 Régulièrement
 Et je ne sors pas de ce trou
 Je m'y suis habituée
 Je ne sors pas
 Laisse tomber
 Tu ne m'auras pas
 Mieux en prison
 Que dans les manches
 D'assassins bâtards
 Quoi, l'amour
 Va la raconter à une autre
 La petite histoire de l'amour
 Parlons de poubelles
 Parlons de tromperies
 Personne ne me convaincra
 Du contraire
 Personne ne me pliera
 Je ne me suis jamais pliée de ma vie
 Et je n'ai pas de dame de compagnie
 Il manquerait plus que ça
 Je suis personne moi
 Il n'y a pas de sagesse
 Ni chez les gens d'avant
 Et encore moins
 Chez les gens d'aujourd'hui
 Ils mangent, ils boivent
 Ils jouent, ils dansent
 Bien sûr qu'ils ne pensent pas à la douleur
 S'ils ont mal à la tête
 Ils prennent du Doliprane
 Et tout passe
 Puis ils recommencent
 A se gaver.
 Je ne discerne aucun son
 Là-dedans plus personne ne geint
 On en a toutes marre
 Marre aussi des phallus de pain
 A certaines choses
 On ne pense plus
 Je suis d'ici
 Jamais émigrée de ma vie
 Le monde entier est un pays
 Ca ne vaut pas la peine

XII

SURVEILLANTE. C'est très juste : on meurt ! bien-sûr qu'on meurt, quelle découverte, on meurt libre et on meurt en prison, et heureusement qu'on meurt tu sais sinon quelle barbe : prend un mari et une femme : Huit cents vingt trois années de mariage heureux, avec option pour sept cents autres, et après on verra. C'est inhumain, et très justement les dieux ont décidé il y a déjà un bout de temps qu'à un moment donné il faut mourir : quelqu'un se sent bien aujourd'hui, le lendemain il attrape la peste et il meurt, ou bien il meurt sans raison, comme ça, parce que les dieux l'ont décrété et cette personne est morte en bonne santé. On meurt aussi en prison : de maladie, de vieillesse, ou pour nous embêter le tribunal ou le président de la cour d'assise d'appel, qui lui aussi meurt. Ici à Corinthe il n'y a pas la peine de mort, comme ailleurs par exemple à Thèbes, ou dans le royaume de la Médie, où ils en tuent en moyenne cinq ou six par jour dans chaque prison ; ou dans l'empire Parthe où plus de vingt têtes partent par jour : délits communs ou politiques, ça n'a pas d'importance. Mais à Corinthe non, il y a la civilisation : ici ils te donnent trois ou quatre cents ans de prison comme un rien. Les premiers cinquante ou soixante à la rigueur, mais les dernières années les condamnées n'en peuvent plus, et alors d'elles-mêmes elles prennent les mesures nécessaires, je les comprends. Mettez-vous à leur place : chaque matin réveil à l'aube avec le café, appelle-le café si tu le bois tu te rendors, tellement il est authentique ; après il y a le test des barreaux, si dans la nuit une criminelle a pris quelque part une scie, ou une moitié de scie en fer et elle a scié toute la nuit, qu'à l'aube la pauvre elle ne tient plus debout, et elle n'arriverait sûrement pas à descendre par la fenêtre avec le drap : mais en attendant la barreau a été scié, et il a un son fêlé, et moi je m'en rends compte, et je la balance au trou, en bas dans les souterrains. Après je les compte : un deux trois quatre cinq six, etcetera, jusqu'à cent, le nombre exact des condamnées à perpétuité. Si par malheur je me trompe en comptant, dans le doute je les recompte : six sept huit neuf dix, etcetera : et elles, toujours debout. Après il y a la promenade, mais l'air de Corinthe est pollué parce qu'ici il y a la plus grande usine d'armures de tout le pays, avec le haut fourneau pour la fusion qui envoie une fumée telle que les condamnées préfèrent revenir sur leur lit de camp pour attendre la soupe. Bref ce n'est pas une belle vie. Et c'est pour ça que beaucoup d'entre elles désapprouvent qu'ici il n'y ait pas la peine de mort, et elles ont même envoyé une pétition au président de la cour d'assise d'appel pour qu'il demande à Créon de l'introduire aussi chez nous, mais lui, il dit que ce n'est pas possible, parce que la vie et la mort sont dans la main de Dieu, et lui seul peut décider. Mais elles insistent : si elle y est à Argos, à Argolide, ou à Thèbes, dans la Thébaïde, pourquoi elle n'y serait pas aussi ici, en Corinthe ? Parce que, dit le président de la cour d'assise d'appel, les Corinthiens sont très croyants, alors que les Argoviens sont trop subtils pour croire aux dieux et ils s'en foutent de la vie humaine : un de plus un de moins. Quant aux Thébains, ce n'est pas vrai qu'ils ont la peine de mort, ils ont

surtout la peste. Mais enfin, réfléchissons : Corinthe est la capitale de la civilisation, et c'est à Corinthe que les chapiteaux corinthiens ont été inventés, parce que s'ils ne les avaient pas inventés ici ils s'appelleraient autrement : et ça c'est déjà une belle preuve de civilisation. Et alors ça, ça a fait dire à Créon, sur suggestion du président de la cour d'assise d'appel, comment la capitale de la civilisation peut-elle introduire la peine de mort ?

XIII

Je ne veux pas entrer en scène
 Va-t-en mon ombre
 Toujours accrochée
 A ma robe
 De prisonnière.
 Non chères mesdames
 Je ne sors pas
 Je ne suis pas folle
 Je m'en fous des hommes
 Je n'évite pas les gens
 Simplement
 Je suis en prison
 Je suis détenue
 Je suis resserrée
 Dans les prisons locales
 En dépendance
 De sentence
 Emise par le tribunal de Corinthe
 Confirmée en appel.
 La justice ne se trouve
 Ni entre les yeux
 Ni au milieu d'eux (*elle montre ses seins*)
 Et pas plus là-derrrière (*elle montre son derrière*)
 La justice simplement
 Ne se trouve nulle part
 Et bien- sûr que les étrangers
 Doivent s'adapter eux
 A nos lois
 Ici il y en a une avalanche
 D'étrangers
 Qui donnent des faux noms
 Et cassent les couilles à tout le monde
 Mais moi je ne suis pas étrangère
 Je suis d'ici.
 Rien ne me brise le cœur
 Je ne perds pas l'envie de vivre
 Pour vous faire plaisir à vous
 Et je ne me lamente pas
 De ma condition de femme
 Parce que moi de toute façon
 Je n'ai jamais compté sur un homme
 Et je ne l'ai jamais payé
 C'est ça je suis devenue folle :
 Je me mets à payer les hommes
 Alors que ce seraient plutôt eux
 Qui devraient me payer moi
 S'ils me veulent
 Tu veux du plaisir ?
 Paye
 Comme ça il n'y a plus le problème
 De savoir

Si on s'est prit un passable
 Ou un salaud.
 Et puis chez nous il y a le divorce
 Et ça se trouve c'est la femme
 Qui l'envoie s'allonger lui
 Et pas le contraire
 Comme ça se faisait avant
 Quoi, l'honneur
 Et les conneries du genre.
 Pour celles qui
 Viennent de l'extérieur
 Les femmes étrangères
 C'est toute une autre affaire :
 C'est clair que si toi
 Tu m'arrives de Kaboul
 Tu ne peux quand même pas exiger :
 Tu te chopes qui tu trouves
 Que ça pue du cul :
 Quoi, une vie sans risques
 Il peut arriver de tout
 A une nouvelle :
 D'habitude c'est un maquereau
 Qui te défonce par devant par derrière
 Te frappe à mort
 Et t'envoie rabattre
 Quoi, la guerre
 Pour les femmes
 C'est toujours la guerre
 Du moins pour certaines femmes
 Qui arrivent ici
 Sans maison
 Sans amis
 Juste des escrocs
 Pour un permis de séjour
 Pour le travail
 Appelle-le travail :
 Et ces filles-là n'ont pas de bouée de sauvetage
 A laquelle s'accrocher
 Et alors elles doivent s'accrocher
 Au tram
 Quand il passe
 Le tram
 Parce que des fois il y a des grèves
 Et alors elles restent
 Sans ressources.
 C'est leurs oignons
 Moi je suis d'ici
 Et je m'occupe de mes affaires
 Quoi, la sociologie.
 Bref
 Vous voulez bien vous en aller ?

XIV

SURVEILLANTE. Ah je t'en prie : si tu les écoutes, elles sont les plus victimes d'entre toutes les victimes de la société, qu'elles t'ont tué pères frères et fils tout d'un coup, et l'amant du mari : et tout d'un coup elles se disent victimes d'un monde qui ne les comprend pas, qui les a exclu depuis l'enfance ; et elles te racontent les violences subies en famille : sans parler des étrangères – et malheur à qui les appelle barbares parce qu'elles se mettent de suite en rapport avec le directeur et c'est pour ma pomme. Les étrangères sont les plus casse-couilles parce qu'elles sont sournoises et arrogantes : elles font semblant de ne pas comprendre quand tu les blâmes, mais elles comprennent tout, et à la première occasion elles se vengent, parce qu'elles, elles connaissent nos lois mieux qu'un avocat, parce que celles-là la nuit elles étudient le code pour voir comment t'entuber. Et elles parlent vite vite entre elles, et elles te regardent avec leurs petits yeux noirs et elles sourient sous leurs moustaches, celles qui ont des moustaches, et celles qui n'en ont pas elles te crachent à la figure, et après elles te disent que chez elles ça se fait et c'est pas une offense grave vu que dans leur pays les femmes se promènent le visage couvert, avec seulement une fente pour ne pas se prendre les poteaux électriques. Après si on doit vraiment parler de la condition difficile des femmes, alors là tout à coup je veux participer moi aussi, parce que j'ai des choses à dire. C'est pas parce que je suis brigadier adjoint en attente de promotion que je ne dois pas être considérée comme une femme à tous les titres : je suis une femme, oui. Parce que ça ne se voit pas que je suis une femme en service titulaire permanent ? Habillée à cette façon, avec l'uniforme et les rangs, les hommes tombent pas à mes pieds, ça se comprend, et aussi j'ai mes déformations professionnelles : par exemple à force de tourner les clefs dans la serrure des grilles, un tic m'est venu avec la main droite qui tourne sans arrêt sur l'axe du poignet, et mon fiancé m'a lâchée à cause de ce tic, parce qu'aussi quand je faisais l'amour il avait l'impression que j'arrêtais pas de dévisser une ampoule, et cette mauvaise habitude c'est embêtant quand on met la main dans le pantalon de son homme, parce qu'il peut avoir un doute, que tu veux la lui dévisser, parce qu'en plus ça fait mal. Mais c'est clair que si je me maquille et je me mets une robe longue et une paire de chaussures à talons hauts, si je trouve le numéro, parce qu'ici à Corinthe qui sait pourquoi ils ont stabilisé que les femmes ne peuvent pas avoir les pieds plus grands que le numéro 44, à cause de ça je dois me faire faire des chaussures sur mesure ; mais si je me mets un peu de fond de teint, si je m'éclaircis les moustaches avec de l'eau oxygénée, mon effet je le fais, et un homme je le ramasse moi aussi. Et donc : moi aussi en tant que femme je dois être considérée impartiale, aussi bien par les lois que par les garçons qui ne s'intéressent vraiment pas à moi : et d'ailleurs, par rapport à la vie que je mène, toujours ici, matin soir et nuit, j'ai fait plus de prison moi jusqu'à présent qu'une délinquante professionnelle, en plus

de subir les vexations qui nous touchent aux femmes normales, je dois subir les insultes et les offenses des prisonnières : alors sans avoir rien fait de mal j'ai l'impression d'expier un châtement, alors que je ne suis en plus que la partie saine, si on veut être précis.

XV

(Elle parle au mur)

Fais comme tu veux
 Moi je ne me plains jamais
 Vienne qui veuille
 Il peut venir escorté
 Avec toute l'armée
 Ça ne m'impressionne pas.
 Tu parles à moi ?
 Et qui te connaît ?
 Je n'ai pas d'enfants
 Jamais eu d'enfants de ma vie
 Je n'aime pas les enfants
 Ils sont casse-couilles
 Ils sont sales les enfants
 Quand j'en touchais un
 Je courais tout de suite
 Me laver les mains
 Parce que les enfants sont infects
 Comme nous tous d'ailleurs
 Mais eux plus
 Parce qu'ils portent encore sur eux
 La marque des dieux
 Qui leur ont jeté dessus
 La vie
 Comme un torchon empoisonné
 A cause de ça je me suis toujours
 Tenue loin des enfants
 Parce qu'ils puent le malheur.
 Si seulement je pouvais
 M'en aller d'ici
 Toi tu fais juste des mots
 Du bavardage
 Tu ne sais même pas
 Ce que tu dis
 Tu ne te comprends même pas toi-même
 Et tu exiges que moi
 Je t'écoute
 Ah ah
 Mais va parler
 A tes sujets
 Qui boivent tous les craques
 Que tu leur racontes.
 Ah tu es un beau garant toi
 Tu fais les lois sur mesure
 Et après tu dis que tu n'es pas le garant :
 Moi de toute façon je ne peux pas
 Dépasser les limites
 De cette prison
 Si seulement je le pouvais :
 Allez fais-moi sortir
 Voyons quelle force tu as
 Voyons jusqu'où arrive
 Ton pouvoir

Parce que tu marches
 Un peu à droite et un peu à gauche
 Un peu plus à droite
 Qu'à gauche :
 Mais on sait qu'à Corinthe
 Quand il s'agit d'intérêt
 De prestige
 Ou bêtement d'honneur
 Ça tire à droite
 Et c'est la catastrophe
 Et il n'y a pas d'issue
 A cette situation :
 Toi prisonnier
 De ton image
 Quasi divine
 Moi en chaînes
 Et tout ça parce que
 On ne s'entend pas :
 Tu parles une langue
 Moi j'en parle une autre
 Et chacun dans cette ville
 Parle son propre jargon
 Pilonné pour les affaires les plus sales
 Pour les complots les plus noirs
 Pour les crimes inavouables
 Et moi je devrais faire
 Le bouc émissaire ?
 Je devrais prendre sur moi
 Toutes les fautes du monde ?
 Mais qui l'a dit ?
 Où c'est écrit
 Que l'unique meurtrière
 C'est moi ?
 Non mon cher
 Tu m'auras pas
 Cherchez-vous en une autre
 Pour vos rites absolutoires
 Pour vos purifications publiques :
 Je suis pas bête
 J'arrive pas de Kaboul
 Parce qu'à Kaboul il y a l'usine
 Des boucs émissaires
 Moi je ne suis pas une barbare
 Quand ça t'arrange
 Tu l'utilises
 Tu la fais travailler
 Aux fourneaux, à trimer
 Et à tailler des pipes peut-être aussi
 Puis avec l'excuse
 Qu'elle n'est pas en règle
 Avec le permis de séjour
 Tu l'expédies
 A coups de pied dans le cul

*Manquent 3 pages de la copie originale, introuvables par l'auteur.
Ces pages correspondent au chapitre XVI de La Surveillante,
au début du XVII de Médée, et peut-être même à la fin du XV de Médée.*

*Antonio Tarantino a donné son accord
pour que le chapitre XV s'enchaîne avec la fin du chapitre XVII.*

(XVII)

Tu as peur de ma rébellion
De mon mépris
Et de mon ignorance
Pour tes lois
Tu as peur de mon désespoir
Tu as peur de mon cri
Tu as peur de ma révolte
Qui n'est rien d'autre
Que ce qui en toi
Se révolte contre toi
Et se reflète en moi
Tout simplement
Et c'est ça ma puissance
Ma magie
Ton supplice
Ton insomnie :
Et dans le sommeil
Tu cries : aux armes !
Soldats où êtes-vous
Accourez armés
Parce que le danger est ici
Ma force
L'a enchaîné :
Faîtes cesser les bruits stridents
Arrêtez ces cliquetis
Faîtes les taire

Montrez-moi les cuirasses
Les casques étincelants
Les boucliers historiés :
Défilé en parade
Devant mon palais
Ordonnez les rangs
Les chars aux roues armées de faux
Les chevaux en cotte de mailles
Les archers
Les frondeurs
Les amis et les alliés
Les rois mes tributaires
Et ceux qui me doivent tout
Et aussi mes savants
Ceux qui devinent le futur
Ceux qui gardent
Les divins secrets
Ceux qui lisent les viscères
Avant de se les frire
Et de les dévorer :
Ceux qui sont
Les maîtres de mon temps
De notre mémoire.
Mais de quoi tu as peur
D'une pauvre prisonnière ?

(XVIII)
XVI

SURVEILLANTE. La meilleure chose pour nous toutes serait d'oublier, qu'en plus ils t'assomment avec l'histoire ici, parce que tout doit être catalogué, enregistré, écrit et approuvé, parce que la mémoire est notre don, et de la mémoire découle les arts, mais aussi la comptabilité et toutes les emmerdes de ce monde : mais quoi se souvenir, quoi la mémoire : nous sommes fait pour oublier, seulement si on oublie tout on peut vivre : parce que imagine que quelqu'un se souviennent de tout ce qu'on lui a fait endurer : et les insultes, et les offenses, et les vols, et les coups : bref, à se souvenir on ne se gagne que la haine, l'incertitude et un paquet d'idées de chiotte sur nous-mêmes et la réalité que nous sommes. Alors moi je dis : buvons par-dessus et n'y pensons plus, de toute façon après un jour de merde en arrive un autre, mais pas vraiment en chocolat, non : nous on fait semblant que c'est du chocolat, et que c'est un truc sucré, un truc divin qui te donne de la force et de l'énergie. C'est clair que si quelqu'un veut voir partout du chocolat c'est clair que le chocolat il le voit partout, même dans ces journées tordues où quelqu'un à peine levé du lit enfile son pied droit dans sa chaussure gauche qui a un petit clou à l'intérieur qu'il n'y jamais eu moyen de clouter et il se l'enfile direct dans un durillon qui lui fait un mal mais un mal : et rien, lui il dit : ah, quelle journée de chocolat. Puis il sort et il pleut, mais c'est pas qu'il pleut comme ça, s'il doit pleuvoir, il pleut des cordes à casser les œufs de Pâques d'un pauvre christ qui par respect n'a même pas eu le courage de dire à la face du monde que c'est vraiment une journée de chocolat, mais de ce chocolat pas sucré, de ce chocolat vraiment amer, qui est aussi plus diététique. En attendant il pleut et lui le parapluie il ne l'a pas, et l'imperméable non plus, parce que le seul imperméable de chocolat qu'il a il a dû l'envoyer nettoyer au pressing de chocolat géré par un barbare de chocolat qui fait des prix plus cher que le chocolat : et en attendant il doit se choper toute cette pluie de chocolat, de cette maudite journée de chocolat, au milieu de gens de chocolat qui, devant un chocolat de tasse de chocolat fumant, au bar, vont te sortir toutes les histoires, les aventures de chocolat qu'ils ont vécu au cours des dernières vacances de chocolat qui, je jure qu'il dit comme ça ce morceau de chocolat qui croit être un dieu et qui n'est au contraire qu'un tas de chocolat qui sirote son chocolat en face de moi : et je jure il dit, c'est la dernière fois que je vais en vacances dans ces pays de chocolat au milieu de ces barbares plein de chocolat de la tête au pied, qui ne sont capable de rien d'autre que de te voler tes quatre sous de chocolat, ces quatre grammes de chocolat que ton patron de chocolat te met dans la main après un mois de chocolat de travail. C'est pour ça que je dis : oublions, oublions les jours de chocolat avec toutes leurs histoires horribles qui nous oppriment le cerveau, qui nous écrasent les meringues et nous obligent à remanger tout le chocolat qu'on a déjà mangé.

(XVIII)
XVII

PRISONNIERE. Moi je n'ai pas de haine pour toi.

SURVEILLANTE. Mais j'y suis pour rien moi : je fais seulement mon travail, que ce sera peut-être pas grand-chose, mais métier c'est métier, et quelqu'un dans la vie doit faire quelque chose, sinon qu'est-ce que je fais ? je me mets à vendre du poisson ? je me mets à faire la magicienne ? ou la promeneuse peripathétique ? qu'en voulant, je pourrais l'avoir le physique.

PRISONNIERE. (elle s'agenouille devant elle) Ne me rejette pas d'ici.

SURVEILLANTE. Mais tu rêves ! je peux pas du tout te mettre à la porte, parce que pour sortir d'ici il faut le phonogramme de la procuration de la cour d'assise d'appel, signé par le président et contresigné par le roi ou alors, en sous-ordre, la grâce, octroyée par le roi et contresignée par le directeur de la prison et par l'aumônier, eh, tu veux rigoler ? Ecoute, ne me serre pas les genoux, parce que j'ai un début d'arthrose, et j'ai aussi de l'ostéoporose.

PRISONNIERE. Tu ne prends pas soin de moi ? Tu ne fais pas attention à mes prières ?

SURVEILLANTE. Mais quoi soin et soin, que là-dedans s'il y en a une qui a besoin de soins c'est moi, avec toute l'humidité que je me prends à faire les rondes de nuit, sur le mur d'enceinte, va en haut en bas, arrête-toi, retourne sur le chemin de ronde, parce que si tu t'arrêtes tu attrapes une pneumonie sèche avec l'humidité de la nuit : voilà, ce serait toi qui devrait avoir soin de moi. Mais il vaut mieux que tu laisses tomber, que tes soins il vaut mieux s'en passer : va-t-en.

PRISONNIERE. Alors je peux m'en aller ? Donc je suis libre ?

SURVEILLANTE. Mais non, qu'est-ce que t'as compris, va-t-en dans le sens de éloigne-toi de moi : tu es dangereuse. Avec tes artifices magiques, juste en me touchant tu pourrais me faire venir une maladie mortelle, ou me faire disparaître les cheveux, ou pousser les moustaches. Loin de moi, pousse-toi.

PRISONNIERE. Plus personne ne m'aime : ni père, ni mari, ni frère, ni fils.

SURVEILLANTE. Forcément, tu les as tous tués.

PRISONNIERE. Mais sans l'amour on ne peut pas vivre. C'est tragique.

SURVEILLANTE. Ca dépend, des fois c'est l'amour qui est tragique : pas toujours, hein, je ne veux pas dire, mais : prenons par exemple une collègue à moi. Elle a d'abord été avec quelqu'un qui lui a refilé une maladie, et puis tout d'un coup elle a été avec un autre et elle y a refilé la contagion, et puis cet autre a été avec une collègue qui n'avait jamais été avec personne avant d'être avec cet autre. Après elle est devenue la maîtresse du directeur, le directeur s'est chopé la maladie qui, va savoir comment, s'est transmise au président de la cour d'assise d'appel, parce que des fois il suffit d'un rapport, même rédigé sur papier timbré, un petit rapport quelconque sur l'état des détenues, même une déclaration orale de fonctionnaire à fonctionnaire. Le fait est que le roi en a été contaminé aussi : c'est pour ça qu'il y a la peste.

PRISONNIERE. La condition inhumaine.

SURVEILLANTE. Humaine ou inhumaine, quelle différence ça fait. On est en prison, et la prison a été inventée par les hommes pour les hommes, et pas tellement pour les animaux.

Parce que personne n'a jamais imaginé de condamner, je sais pas, un oiseau. Même s'il y a des oiseaux qui meurent, sans procès, dans des petites cages. Mais ça c'est une prison conçue pour eux par les hommes, parce que les oiseaux vont pas tellement se mettre à poursuivre en justice les oiseaux. Et vu que hommes et oiseaux ne sont pas la même chose, bien qu'ayant quelque chose en commun, tout comme le genre a quelque chose en commun avec l'espèce, bref ils ne se parlent pas, et s'ils trouvaient le moyen de se dire quelque chose les oiseaux ne débattraient pas avec les hommes du droit inhumain des oiseaux, parce que sinon les hommes devraient parler des devoirs que les oiseaux auraient envers les hommes.

PRISONNIERE. Et spécialement envers les femmes, même si les femmes en général ne parlent pas avec les oiseaux, bien qu'elles en parlent tout le temps entre elles.

SURVEILLANTE. Et le résultat à la fin c'est que nous, les femmes, tout en ayant la bouche pleine d'oiseaux grands ou petits et de toutes les couleurs, nous n'affrontons jamais ouvertement le problème de l'inhumanité de la prison : c'est une tragédie.

PRISONNIERE. Dieu nous envie.

SURVEILLANTE. Je crois pas, non, manquerait plus que ça, il est pas idiot lui : comment il pourrait envier un être sans liberté comme nous. Toi en prison et moi qui te surveille, en plus. Qu'est ce qu'il y a à envier ? Parce qu'en plus si Dieu voulait envier quelqu'un il aurait dû créer un être libre comme lui, omniscient comme lui, indestructible et incommensurable comme lui : un être appétissant adorable et aimable comme lui, alors qu'entre nous c'est le règne de la haine et la laideur des jours qui sont les fils du temps et lui-même est un fils bâtard de Dieu. Dieu n'envie personne, et même pas lui, parce que quelqu'un qui n'est qu'une usine à malheurs ne peut pas s'envier, parce qu'en lui il n'y a rien d'enviable, à part le néant, qui est l'image de Dieu et qui, le soir, face au miroir du monde, se crache tout seul à la figure.

PRISONNIERE. Je devrais fuir de ce monde, monter sur mon char ailé, et libre comme l'oiseau parcourir l'immense espace, à la recherche d'une nouvelle patrie.

SURVEILLANTE. Mais bien sûr : monte sur ton char et fais la ligne Corinthe-Smyrne-Trébizonde-Tbilissi, et de là va où tu veux, même à pied. Ma pauvre, tu délirés complètement.